

# MONDE SANS OISEAUX

Karin Serres



Stock  
LA FORÊT

# Karin Serres



© Julien Falsimagne

**Karin Serres** est auteure de théâtre, notamment pour la jeunesse, décoratrice et metteuse en scène. Ses pièces sont jouées dans le monde entier. Elle a également publié des livres pour enfants et adolescents. Elle signe ici son premier roman.

## Résumé :

« Petite boîte d'os » vit sur les bords d'un lac nordique avec un père pasteur, une mère fantasque et un frère sombre et violent. Rayonnante, « Petite boîte d'os » apprend beaucoup du vieux Joseph : faire du feu, cultiver son jardin ou plonger dans le lac sans déranger les morts. Car au fond de l'eau repose une forêt de cercueils, dernière demeure des membres de leur communauté. Une histoire féérique, aussi inquiétante qu'envoûtante. Un premier roman à l'originalité douce et troublante.

## Premier roman

EAN : 9782234073951 - EAN (Version Numérique) : 9782234073753

**Stock**



Karin Serres

# Monde sans oiseaux

*roman*

Stock

*À vous trois*

Il paraît qu'autrefois certains animaux traversaient le ciel grâce à leurs ailes, de fins bras couverts de plumes qui battaient comme des éventails. Ils glissaient dans l'air, à plat ventre, sans tomber, et leurs cris étaient très variés. Ils étaient ovipares, comme les poissons ou les lézards, et les humains mangeaient leurs œufs. On les appelait les « oiseaux ». Petite, j'ai demandé à ma mère de me raconter, mais elle a changé de sujet. Cette histoire d'« oiseaux » est-elle vraie ?

Un dimanche d'hiver, très tôt, mon père se rase sous l'ampoule qui se balance. Les joues couvertes de mousse, il réfléchit, les yeux dans le vague. Son cerveau engourdi se réveille lentement. Saisi par la pensée qui

vient de le traverser, mon père fixe soudain son reflet dans le miroir en répétant à mi-voix : « Au sommet de mon corps, ma tête. À l'intérieur de cette boîte d'os : un flan mou et plissé. Et c'est cette chose, mon cerveau, qui me permet de penser ?! »

Cette révélation, il en fait le sujet de son homélie, quelques heures plus tard : « Nous ne sommes qu'un sac de flan mou dans une petite boîte d'os ! » et sa voix grave fait trembler les murs sombres de l'église pendant qu'à l'autre bout du village, dans leur chambre, accroupie contre le lit, sa femme accouche.

La peau du lac frémit, frise, se creuse comme une tôle ondulée puis explose en une immense vague qui asperge toutes les maisons du village sous le cri de ma mère qui me surplombe, petit corps gluant qui vient de ramper hors de sa nuit rouge pour atterrir sur le plancher au bout du cordon qui bat. Les planches me piquent, l'air me déchire, je déplie mes poumons fins comme des peaux de tomate, je vagis. Épuisée, ma mère glisse le long de la couette d'herbes sèches et tombe à mes côtés. Je la regarde à l'envers, maman-montagne-maman, pleine de son odeur. Tant

de sensations nouvelles m'assailent. Jaillie de l'église, la voix de mon père survole le lac jusqu'à la maison jaune, entre par la fenêtre ouverte de la chambre, descend se poser sur ma petite tête chauve trempée : « ... petite boîte d'os ! » et je suis nommée, pendant que dehors les maisons multicolores s'ébrouent encore.

Depuis que cette pensée l'a frappé, le matin de ma naissance, elle ne quitte plus mon père, Narcissus Brand, le pasteur de notre petite communauté. Il tente d'en parler avec ma mère ou ses ouailles sur les rues de planches, au-dessus de l'eau fade, mais personne ne comprend ce qui l'éblouit. Alors il pose la question à Dieu lui-même, qui lui répond, et tous deux partagent de longues discussions autour du lac, dont mon père revient les cheveux ébouriffés, les yeux brillants et les chaussures mouillées.

Ma mère a des yeux bleu rivière gelée, de fins cheveux blonds sévèrement tirés et de hautes pommettes au sang à fleur. Son corps massif se déplace sans bruit dans notre maison, elle glisse sur coussin d'air. Parfois,

elle chantonne. Quand elle sourit, tout son visage se plisse comme une poche de fromage frais.

J'ai un frère aussi, Fabrice, qui déteste mon arrivée. Comme on le lui a appris, il ne montre aucun sentiment : un homme doit savoir se contrôler, et c'est presque ce qu'il est, un homme, à dix ans. Fabrice sourit sur nos premières photos, sa grosse petite sœur sur les genoux, alors qu'il me trouve inutile. Moi, je m'éveille au monde. Mes yeux se dessillent, mes oreilles sont des antennes, j'ouvre et je ferme mes mains minuscules sur le nuage de poussière qui danse autour de moi.

Les soirs d'été, quand nos parents partent faire le tour du lac, Fabrice me regarde pleurer. Si je suis calme, il me pince et s'assied par terre, au ras de mon lit-cage. Plus je pleure, plus il sourit. Et moi, j'aime qu'il me sourie. Quand nos parents reviennent, Fabrice court vers eux, en pyjama : « Elle a recommencé ! » pleurniche-t-il en se frottant les yeux, pour que notre mère se penche vers lui, bas de jupe mouillé, et l'emporte dans ses grands bras frais.



Mon père entre dans ma chambre, intrigué par ces larmes, tous les soirs, à heure fixe. Il se tient debout devant mon lit, son odeur puissante m’envahit : papier, tabac d’algues, cuir, lac, fumée, café. Subjuguée, je me tais, narines dilatées. Nos regards se croisent dans l’obscurité. Puis il s’en va, en faisant craquer ses chaussures. Et je ne sais pas encore dire « papa » pour le retenir, alors je joue avec mes doigts de pied qui, eux, ne me quittent jamais.

Je suis très placide. Une nuit, maman crie : « Petite Boîte d’Os ! » en rejetant la couette qui crisse. Papa lève une paupière.

« On l’a oubliée, Narcissus ! sur la pelouse ! »

Maman se précipite dehors, papa sur ses talons, et ils me retrouvent dans mon siège en toile, sur l’herbe devant la maison, couverte de rosée, en train de baver sur mes mains, tête renversée vers le ciel noir piqueté.

À l’époque, l’élevage de cochons commence à peine. À chaque sortie d’école, maman et Fabrice achètent notre poisson quotidien et, un jour, ils oublient de reprendre

mon landau en sortant de la boutique. Les écailles ? La chair molle ? L'humidité du papier ? Sa fraîcheur ? L'odeur iodée ? À l'instant où elle pose le poisson sur la table de la cuisine, maman se rappelle mon existence.

« Toi, tu ne bouges pas ! » menace-t-elle mon frère, et elle sort, affolée.

Ma mère court sur les planches. Mon landau, là-bas, sous l'ardoise des prix qui se balance. Pourvu que je n'en sois pas tombée. Enfin arrivée, maman pose ses mains sur la poignée, les regarde comme si elles ne lui appartenaient pas, ces deux mains rouges et crevassées, puis me murmure : « Pardon, Petite Boîte d'Os. »

À table, quand il ne guette pas les guêpes, couteau levé, pour les couper en rondelles dans son assiette, Fabrice me cherche. Il pousse le plat de jambon vers moi : « Mange, Petite Boîte, c'est du cochon mort ! » sourit-il en penchant gentiment la tête.

Fabrice rit. Tout ce qu'il me raconte, dès que nos parents n'écoutent pas ! Il paraît qu'il existe des gens qui mangent du fromage

moisi, dans un autre pays. Dégoûtée, je repousse le plat.

« Mange, Petite Boîte, tu es en pleine croissance », renchérit maman, et une grosse tranche rose fluorescente vient couvrir mon assiette d'où elle me fixe de ses yeux translucides pleins de reproches en gelée. Les éleveurs de cochons essaient d'améliorer le marché en expérimentant diverses transformations : la fluorescence, pour commencer, grâce à des gènes d'anémone de mer. C'est plus pratique, l'hiver, pour les surveiller.

Si je la pique avec ma fourchette, cette tranche de jambon rose va m'étrangler avec son lasso de couenne, me renverser, toute violette et gonflée, dans le lac où je coulerai et personne ne pourra me sauver, même pas mon père, champion junior de natation, même pas ma mère qui ne sait pas nager, ni mon frère qui me regardera disparaître.

« Mange, Petite Boîte ! répète Fabrice. Mange le cadavre du gentil cochon mort. »

Pour économiser du terrain et leur éviter de se noyer, des gènes de lamantin rendent les cochons amphibies, aussi.

Fabrice compatit : « Tu sais quoi, P'tite Boîte ? Si t'aimes pas le cochon, j'ai autre chose pour toi. »

Derrière son dos, il gratte, penché, puis tend une main qui grouille de vers de terre – « Tu préfères... ? » – qu'il lance sur moi.

Assise contre sa jupe qui sent la laine mal séchée, je demande à maman : « Comment tu fais pour faire la vaisselle tous les jours ? T'en as jamais assez ? »

Papa ne peut pas, il réfléchit, il pense et prie pour le bien de la communauté. Quant à Fabrice, il casserait tout, le maladroit. Maman lave chaque assiette, l'essuie, la range. Combien de fois fait-elle ces gestes, par semaine ? Et par mois ? Comment peut-on passer tellement de temps à faire des trucs si inintéressants ? Je me pose une foule de questions sur mon avenir. J'essaie de m'imaginer quand je serai « grande ». Qu'est-ce qui va changer, quand et comment ? Est-ce que j'aimerai ça ?

« Fabrice, tu sais quoi ? Moi, dans *Les Quatre Filles du docteur March*, je suis Jo.

– Hein ?

– Jo, la deuxième, tu sais, celle qui coupe ses cheveux pour les vendre, pour donner l’argent à sa famille et qui s’occupe du vieux monsieur et qui s’énerve tout le temps et sa mère lui dit d’une voix tendre : “Ne laisse pas le soleil se coucher sur ta colère, Jo. Ne laisse jamais le soleil se coucher sur ta colère.” »

J’imite super bien la voix de la mère, je crois. Par-dessus son magazine de bateaux à moteur, Fabrice soupire : « N’importe quoi. »

À l’école, j’apprends l’allemand : « *Kennst du das Land, wo die Zitronen blühen ?* » Ma bouche se remplit de consonnes, de mots à rallonge et de sons gutturaux, de grandes envolées rauques et romantiques : « *Mein Vater, mein Vater...* » Le cavalier chevauche toute la nuit, son fils malingre contre sa poitrine, qui écarquille ses yeux fiévreux dans le vent pendant que les arbres noirs lui griffent le visage sous une lune froide comme une scie circulaire. J’aime le romantisme, je suis romantique, je rêve de sentiments terribles et brûlants qui me ravagent.

Une nuit, je rêve que Blanche, ma meilleure amie, pleure sans pouvoir s’arrêter. Je

mets des heures à me rendormir. Le lendemain matin, quand je la retrouve, au croisement de nos deux rues, je lui demande :

« T'es triste en ce moment ?

– T'es dingue, Petite Boîte ! » elle glousse, et on part toutes les deux vers l'école sur les planches qui tanguent.

J'écris mes premiers poèmes sous un saule, au bord du lac. Ses longues branches touchent l'eau tout autour de moi, sa tente verte lumière me protège. Crayon sorti de ma poche, cahier secret sur mes genoux, chuchotement de la mine. Quand j'écris, une vague d'émotions me traverse, je me sens intensément vivante, et le fantôme de Joséphine March s'assied à mes côtés, ou bien le petit cavalier malade, pour m'encourager. À la maison, je cache ce cahier sous mon oreiller et sa clé, à un autre endroit. Mais Fabrice me vole cahier et clé et joue à répéter en boucle l'un de mes vers préférés, chaque fois que je sors des toilettes : « Tu-as-les-yeux-rouges, tu-as-dû-pleurer ! Tu-as-les-yeux-rouges, tu-as-dû-pleurer ! » Je ris comme si je m'en fichais.

Au printemps, l'air sent le sucre, les algues, la chair et le sexe en plein soleil. Les abeilles bourdonnent au fond des calices, empêtrées dans la poussière des pistils, les papillons traversent nos rues de planches en taches furtives, les poissons sautent en flip-flap olympiques à la surface du lac, les écureuils s'égosillent dans les arbres, assoiffés par leur première traversée souche-sommet. Jusqu'aux ours dont le pas lourd ébranle les pentes d'herbe et fait rouler la caillasse. Tout le vivant s'ébroue et chasse. L'air frémit d'odeurs âcres, l'eau tremble d'ébats sous-marins, les cochons transgéniques grouinent leur rut fluorescent, et moi, assise sur les marches de notre maison, face au lac, je brode un napperon rond au point lancé. La blancheur du coton m'aveugle. Mes doigts transpirent sur le tissu. Distracte, je plante l'aiguille dans mon doigt, le sang jaillit : un coquelicot dans un champ de neige. Je suce mon sang, métallique et sucré, il sourd de plus belle. J'ouvre ma main dans le soleil : entre chaque doigt, la palmure dessine le tutu de soie de danseuses chauves dont l'une a la tête qui saigne, mitraillée.